

LE CADET DE LA VÉRENDRYE

OU LE

TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

V

UNE PAIRE DE COQUINS

Le matin qui suivit la nuit du meurtre de la rue Notre-Dame vers les sept heures, un gaillard, de singulière apparence, entra à l'auberge du Grand Trappeur, rue Saint-Paul.

Ce personnage que Lagarde, l'aubergiste, salua du nom de Brossard, s'installa à une table près de la fenêtre de la rue. Il interpella le maître de céans d'une voix rude.

—Hé ! père Lagarde, dit-il.

Et, d'un geste de la tête, il lui fit signe de venir à lui.

L'aubergiste, d'un air mécontent, s'approcha, se disant que si Brossard voulait encore avoir à crédit, eh bien ! non, il ne le ferait pas ! il en avait trop donné jusqu'ici du crédit, pour continuer encore.

Il fut agréablement surpris et réjoui, quand il s'entendit dire :

—Dérisez donc votre beau visage, Lagarde mon ami, car je suis certain que ce que je vais vous apprendre vous plaira... Faites-moi mon addition de ce que je vous dois, je viens vous payer.

A ces mots, Brossard tapa sur la poche de son habit, qui rendit un son métallique.

Aussitôt, la face rubiconde du maître du Grand Trappeur se rasséréna.

—Ah ! je savais bien que je ne perdrais rien avec vous, cher M. Brossard !... Et puis, avec cela... le brave homme allait dire : il n'y a pas de presse, vous savez... Mais il se ravisa et dit : Avec cela, est-ce que vous ne consommerez pas quelque chose, ce matin ? l'air est trop vif, piquant, et, tenez ! j'ai de quoi dans ma cave, frais arrivé de France, qui vous réchauffera le sang !

—C'est bien, apportez-en une bouteille pour commencer, en attendant un ami et le déjeuner, que vous allez me préparer.

—Ah ! tout de suite, mon bon M. Brossard.

Et le bonhomme s'élança au cellier pour rapporter ce que demandait son hôte, puis à la cuisine ordonner le déjeuner.

—Maintenant, se disait ce dernier, j'espère que Lanouiller ne tardera pas trop, autrement, j'aurais besoin pour rien...

Pendant qu'il ingurgite quelques coups d'eau-de-vie, et qu'il est en pleine lumière, je me permettrai de le croquer sur le vif.

Brossard, devant jouer un rôle important dans ce récit, il convient que j'en donne une petite description, au physique seulement, car au moral le lecteur pourra le juger bientôt.

Cet homme ne dépassait pas la moyenne, environ cinq pieds cinq pouces, un peu maigre, mais moins que ne le faisaient paraître ses pommettes saillantes. Son visage était jauni par le hâle et rougi par un usage immodéré et prolongé de méchantes liqueurs enivrantes, vrais toxiques.

Il louchait de l'œil gauche, et quand un rictus entr'ouvrait sa bouche et mettait à nu quelques dents jaunes et ébréchées, on ne pouvait réprimer un frisson de crainte en songeant avec effroi que la rencontre de cet individu, dans un endroit isolé ou tard le soir, n'importe où, ne serait pas bonne à faire.

Tout à coup, un homme parut sur le seuil de l'auberge.

Un nouveau personnage venait d'entrer. Brossard eut une exclamation joyeuse.

—Tiens ! Lanouiller !... Arrive donc ici, paresseux ! lui cria-t-il. Il y a longtemps que l'on t'attend !

Lanouiller obéit et prit place vis-à-vis de Brossard.

—As-tu déjeuné ? demanda ce dernier ?

—Non.

—Alors, ça se trouve bien, tu partageras mon repas, et pendant que nos dents travailleront, nous parlerons... car j'ai une importante chose à te communiquer.

Et jetant un coup d'œil dans la salle pour s'assurer qu'ils étaient seuls, il dit plus bas :

—Si tu veux coopérer avec moi dans une petite affaire où tu ne

courras aucun danger, notre fortune est faite, à tous deux !... Nous aurons de l'or... des monceaux d'or !...

—Dis-tu vrai ? répliqua Lanouiller, surexcité.

—Là ! là ! fit Brossard. Ne te monte pas si vite ; garde un peu plus de pouvoir sur tes nerfs... Il ne faut pas que nous attirions l'attention de maître Lagarde, que j'entends venir avec mon déjeuner.

L'aubergiste entra, suivi d'un aide, et en un tour de main, un repas succulent s'épandait sur la table. Les narines des deux lurons se dilatèrent et aspirèrent avec volupté le fumet des viandes placées devant eux.

Ne songeant qu'au présent, ils attaquèrent avidement le déjeuner, n'étant point habitués à pareille bonne fortune.

D'amples libations arrosèrent leur repas.

Enfin, quand ils eurent englouti presque tous les mets servis, Lanouiller songea le premier aux affaires.

—A présent, parle ! dit-il, je t'écoute avec la plus grande attention !

—C'est ça !... Eh ! bien, figure-toi qu'hier matin j'ai retrouvé une ancienne connaissance, qui avait suivi MM. de la Vérendrye dans plusieurs expéditions... Tu sais, ceux qui pénétrèrent dans l'ouest jusqu'aux montagnes de roches, en 1743 ?

—Oui ; même que le père doit repartir au printemps pour ces régions lointaines... à la découverte d'une mer ?... Faut aimer à se promener, car, pour ce que ça enrichit !...

—Il arrive parfois, mon cher Lanouiller, qu'en voyageant ainsi on peut trouver un trésor...

—Bast ! En a-t-il trouvé, lui, M. de Varennes ?

—Non !... Il ne travaille que pour la gloire... et Dame Fortune est toujours aveugle pour lui.

—As-tu été plus heureux, toi ?... Aurais-tu trouvé un second Pactole ?...

—Oh ! non !... mais...

Eh bien ! tu vois... interrompit Lanouiller.

—Mais, laisse-moi finir !... si je n'ai pas eu la main chanceuse, j'en connais un qui l'a eue...

—Va-t en, blagueur !

—Puisque je te le dis !... d'ailleurs ne pense pas que j'ai passé à ton domicile, ce matin, uniquement pour le plaisir de t'offrir à déjeuner avec moi !... Ecoute donc, et ne m'interromps plus.

—Je disais donc que j'ai renouvelé connaissance avec un ancien compagnon de voyage... qui n'avait plus le sou... mais lui ne m'a pas reconnu.

—La nuit précédente, le sort m'avait favorisé au jeu, et j'avais des jaunets dans ma poche. Donc, quand je vois le peau-rouge... Tiens, ie ne t'ai pas dit que c'en était un ?... et que je m'aperçois qu'il ne me reconnaît pas, je lui offre un petit coup... parce que tu sais—ou tu ne sais pas—de l'eau-de-vie, il n'y a rien comme ça pour renouveler l'amitié avec les peaux-cuivrées... Mon homme ne refuse pas, et, en sirotant notre liqueur, je lui dégoise cinquante choses du passé qui lui prouvent que je le connaissais bien. Je lui offre d'autres verres, que le gaillard avale gaiement. Et nous devenons bons amis, le Bison et moi...

—Le Bison ! Celui qui a été assassiné la nuit dernière ?

—Oui

—Mon chef, monsieur le sub-délégué de l'Intendant, m'a fait avertir de cette affaire, et dire qu'il aurait besoin de mes services plus tôt que d'habitude, ce matin, pour prendre en note ce que l'enquête, qu'il veut faire, lui révélera.

—Je payai plusieurs consommations au pauvre diable qui, lorsque l'eau-de-vie eût noyé sa raison, s'oublia dans sa reconnaissance pour ma bonté envers lui, à me dire qu'il m'en récompenserait un jour... après son retour de l'expédition qui s'organisait... qu'il me donnerait de l'or au centuple pour l'argent que je dépensais à lui payer de l'eau-de-feu.

—Je compris immédiatement que l'Indien connaissait l'endroit d'une mine d'or, et je résolus, si possible, de me rendre maître de son secret... Je fis semblant de douter de ses paroles. Cette ruse eût son effet ; il se fâcha de mon manque de foi à son égard.

—Le Bison n'a pas la langue fourchue, me dit-il, il dit vrai, et pourrait prouver, confondre le visage pâle...

—Voyons-les donc ces preuves, dis-je en ricanant, mais le vieux chef avait éventé mon stratagème, et après cela, je n'ai pu lui tirer une parole du corps sur ce sujet.

—Néanmoins, je ne me tins pas pour battu.

—Je voulus avoir ces preuves que le bonhomme pouvait produire —cela devait être un écrit—et je m'attachai à mon sauvage. Je simulai un vif regret d'avoir douté de ses paroles ; je fis le bon ami, et j'allai jusqu'à lui prêter une couple de louis d'or. Enfin, je parvins à endormir sa méfiance, et le soir venu, notre amitié s'était resserrée, et nous buvions ferme ensemble. Cela se passait au Fusil d'Argent sur la rue Notre-Dame...

—Une bonne place, fit Lanouiller.

—Vint la nuit ; il fallut sortir.